

Pour célébrer "Le Déserteur" = Zur Feier des "Deserteurs"

Autor(en): **Landry, C.-F. / Bäschlin, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **39 (1966)**

Heft 12

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-778345>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

' LE DÉSERTEUR '

Charles Frédéric Brun

Unser Titelblatt und die nebenstehende Bildseite sind dem soeben erschienenen Werk «Le Déserteur» von Jean Giono entnommen. Mit dem nachfolgenden Text von C.F. Landry weisen wir nachdrücklich auf diese Neuerscheinung hin, aber auch auf die Ausstellung, die mit als Resultat der Sammlararbeit des Herausgebers René Creux vom 10. Dezember bis 31. Januar im Kunstmuseum Sitten zu sehen ist: Charles Frédéric Brun, dit «Le Déserteur», peintre d'images.

Les illustrations de notre page de couverture et de la page ci-contre sont extraites du livre récent de Jean Giono «Le Déserteur». Un texte de C.F. Landry présente cet ouvrage étonnant à maints égards dont la lecture sera la meilleure introduction à l'exposition des œuvres de Charles Frédéric Brun, dit «Le Déserteur», peintre d'images, rassemblées par René Creux. Elle sera ouverte du 10 décembre au 31 janvier au Musée des beaux-arts de Sion.

C.-F. LANDRY

POUR CÉLÉBRER «LE DÉSERTEUR»

...Sourcier = sorcier!...

Goethe, maître entre les maîtres – heureux entre les heureux – a dit en quelques mots tout le bien qu'il pensait de la «commande», cette véritable inspiratrice. Valéry l'a redit ensuite: le meilleur travail s'obtient «à la commande». Je parie bien que les maîtres livres de Maurois (notre exemple à tous) sont des «commandes» soit extérieures, soit intérieures...

Mais qui aurait eu l'audace de «commander» un ouvrage au plus grand sorcier des lettres françaises, à Giono qui, voici trente ans et plus introduisit brusquement Pam, Dionysos et les Bacchantes dans une littérature d'entre-deux-guerres qui avait le plus grand besoin d'un «retour à la terre». Cela nous valut *Colline, Un de Baumugnes, Que ma Joie demeure, Le Serpent d'Etoiles, Solitude de la Pitié* – mais je ne vais pas énumérer l'incroyable richesse d'une œuvre qui sentait le mouton, le silex, le lait, l'Eve rousse et la sève, sous toutes ses formes. Le sang, l'eau, la semence, c'était tout du même! On patauge dans la vie débordante. D'un autre, c'eût été indécemment. Giono faisait tout passer. On croyait que c'était le soleil du Midi qui «ensuquait» (vous faisiez éclater la tête), dans un éblouissement final.

◀ Charles Frédéric Brun, dit «Le Déserteur»: Bilder zur Geschichte der legendären Genovefa von Brabant • La légende de Geneviève de Brabant

Charles Frédéric Brun detto «Il Disertore»: Quadri che narrano la storia della leggendaria Genoveffa di Brabante • Charles Frédéric Brun, known as «Le Déserteur»: Pictures for the story of the Genovefa of Brabant.

Et puis vint un second Giono. En littérature, c'est mal vu. Qu'est-ce que c'était que ce nouveau Monsieur Giono, qui vous faisait des chroniques stendhaliennes (on dit ainsi, cela fait riche)? *Le Hussard sur le Toit* – et la suite, en ligne directe ou indirecte... c'était «bien», c'était «satisfaisant» (toujours avec une petite moue de connaisseur). Mais enfin, on préférerait «la première manière» (ou quelque chose d'approchant; comme il y a les connaisseurs qui admettent Cézanne peintre – il le faut bien – mais pas Cézanne aquarelliste; c'est raffiné).

Enfin les proches temps nous ont valu... «des choses»... Par exemple un film sur le «maître de Manosque» où cet homme arrivait à ne pas être au premier plan comme un batteur d'estrade... Et ce ne doit pas être facile la vraie modestie. Giono le chèvre-pied, Giono le berger d'étoiles entrait très délicatement dans sa nouvelle peau, toute de sagacité.

Ah! ces vieux bergers qu'au temps de sa force panique il avait deviné être les détenteurs de quelque chose d'*encore mieux que les sens*... comme il a dû être secrètement heureux de commencer de leur ressembler! Réseau de rides qui met en valeur le «romain» sous la résille, cette coquetterie de l'âge... Et puis ces paupières de lézard qui lui sont venues de droit à lui qui sait parler des «choses qui sont derrière l'air»...

Il était prêt pour un miracle.

Le miracle a eu lieu.

Quand Pasteur notait que le hasard ne favorise que les esprits bien préparés... c'était du miracle qu'il entendait parler.

Le miracle?

On y vient. Mais il fallait ce préambule. Impossible d'y couper.

Un jour, en Valais, René Creux, artiste à l'esprit ouvert, a aimé une petite peinture d'un «naïf», chez son ami Chavaz. Chavaz est un homme «vrai». Il a dit que ce que lui Chavaz possédait là n'était rien, mais qu'il fallait aller chez le curé de Fully... On y est donc allé. Le peintre «naïf» n'était pas du tout un naïf, mais un raffiné. Œuvre éblouissante, dont un chroniqueur d'art est plus autorisé que moi à bien parler. René Creux s'emballe comme on s'emballe quand c'est profond. Il potasse la question à fond et décide d'éditer l'œuvre de ce peintre connu en Valais sous le nom «*Le Déserteur*». Louable projet. Mais il faudrait un écrivain pas trop mince d'encre, pour «présenter» cette œuvre. Audacieux, René Creux demande un rendez-vous à Giono, l'obtient, prend son matériel sous le bras et file d'un trait jusqu'à Manosque. Voilà le miracle.

Jean Giono ne s'y trompa ni une minute ni trente secondes. Il n'allait pas parler «sur l'œuvre» (encore que ce diable d'homme soit capable de tout; il a fait voici quelques années

un livre de variations sur *La Pierre...* il a écrit un *Voyage en Italie...* qui vous font entrevoir des abîmes de possibilités dans cet homme)... Non, Jean Giono n'allait pas coter des œuvres, distribuer des bons points, se demander s'il y avait plus de recherche dans le *Saint Maurice* à cheval... ou au contraire à pied. Ni parler bouquets comme on en met aux meubles peints, ni commenter les symboles maçonniques... Tout cela, il l'eût fait, et fait très bien (vous remarquerez qu'il sait tout sur tout, dans ces domaines du compagnonnage, des sociétés, secrètes, et autres mystères qui ont dû – on le sent – le préoccuper sa vie durant).

Du premier coup d'œil, Jean Giono désormais doté de ce qu'il me plaît d'appeler avec insistance «ses paupières de lézard», du premier et définitif coup d'œil, ce maître en véritable possession de soi – le plus bel éloge que l'on puisse faire à un être – du premier coup d'œil, Giono a su où était son affaire. Son irremplaçable affaire: l'humain dépassait infiniment le peintre dans cette aventure intérieure qui s'appelle «*Le Déserteur*».

Giono a vu que lui seul, Giono, était en possession d'assez de maîtrise pour faire remonter du silence éternel non pas un Personnage mais bien une personne, ou plus terriblement encore, une destinée.

Pas un Balzac n'aurait pu faire ce que Giono vient de réussir! Personne que lui seul, Giono, pouvait tenter l'aventure intérieure et la mener à bien. On frémit à l'idée que Creux aurait pu aller chez quelqu'un d'autre.

Car si importante que puisse être l'œuvre du «*Déserteur*», la vie du «*Déserteur*» imaginée par Giono est une œuvre dix fois, vingt fois plus majeure.

Et pourquoi? Parce que l'œuvre du «*Déserteur*» aura été

l'occasion incroyablement improbable autrement, pour que Giono avoue une fois le personnage central qu'il nourrissait depuis toujours.

Quand Flaubert avoue: «*Madame Bovary, c'est moi*»... Il a raison et il est honnête. Et bien! l'aventure tibétaine du «*Déserteur*», c'est Giono.

Puisse-t-il ne pas m'en vouloir de le dénuder ainsi. Mais j'en cours le risque, parce que c'est aussi le plus bel hommage, s'il est compris et accepté.

«*Le Déserteur*», c'est une confiance de Giono.

C'est aussi son testament.

Il faut toute une longue vie et beaucoup de travaux pour pouvoir s'écorcher avec cette simplicité souveraine. L'histoire de la solitude humaine – à part Jean Valjean – n'offre rien d'aussi fou que ce que nous confie Jean Giono.

Par peur de l'exaltation, je veux brusquement dire autre chose: les Valaisans ont bien de la chance qu'existe un Jean Giono. Il vient de décrire le Valais comme absolument personne n'a jamais pu ou su le faire. Rien que cela déjà serait un sérieux tour de force.

«*Le Déserteur*» aura été l'occasion pour Jean Giono de passer aux aveux. Rien n'est plus touchant que tant d'austère compréhension. Rien n'est plus généreux que cette sympathie dans son sens premier: – souffrir avec – Jean Giono a recréé un déserteur, «*Le Déserteur*», le seul vrai, le plus vrai que nature; et cette confiance est royale.

On lit au livre des Proverbes: «*Le lézard saisit la pierre avec ses mains et se trouve dans le palais des rois.*»

Jean Giono (chose fragile)... se trouve lui aussi dans le palais des rois.

Qu'il en soit remercié!

ZUR FEIER DES «DESERTEURS»

... Rutengänger – Hexenmeister! ...

Goethe, der Meister aller Meister – der Glückliche der Glücklichen, hat mit einigen Worten bekannt, wie gut er vom «Auftrag» als einer wahren Quelle der Inspiration dachte. Valéry sagte später dasselbe: die beste Arbeit leistet man «auf Bestellung». Und ich möchte wetten, die Hauptwerke Maurois' (mustergültig für uns) waren alle Aufträge, sei es «von aussen», sei es «von innen»...

Aber wer wäre vermessen genug, ein Werk beim grössten Hexenmeister des französischen Schrifttums zu bestellen? Ich meine bei Giono, der just vor dreissig Jahren auf einmal Pan, Dionysos und die Bacchantinnen in eine Zwischenkriegsliteratur einführte, welche das grösste Bedürfnis nach einer «Rückkehr zur Erde» hatte. Das brachte uns damals «Colline» ein und «Un de Baumugnes». «Que ma Joie demeure», «Le Serpent d'Etoiles», «Solitude de la Pitié» – doch ich will den unglaublichen Reichtum eines Oeuvres nicht aufzählen, in welchem es nach Schafen, nach Feuerstein, nach Milch, nach der rothaarigen Eva und nach Saft und Kraft in allen Formen roch. Das Blut, das Wasser, die Saat – alles war eines! Man taumelte ins überbordende Leben... Das hätte bei einem andern unschicklich gewirkt. Giono konnte sich alles gestatten. Man schrieb es der Mittelmeersonne zu, unter deren Glut der Kopf zerspringt. Und dann kam ein zweiter Giono. Im Literaturbetrieb sieht man das nicht gern. Wer war dieser neue Herr Giono, der da in Stendhalscher Manier seine «Chroniques» schrieb (so nennt man es, das klingt vornehm)? «Le Hussard sur le Toit» und was direkt oder indirekt folgte... war «gediegen», war «ganz annehmbar» (meinte man, immer mit süffisanter Kennermiene). Schliesslich und endlich zog man aber doch «seine frühere Art» vor (oder doch annähernd diese frühere Art: wie es denn auch Kenner gibt, die Cézanne als Maler gelten lassen – man muss ja wohl –, nicht aber als Aquarellisten; das ist zu raffiniert).

Die Zeiten, die nun folgten, bescherten uns... «allerhand»... Einen

Film über den «Meister von Manosque» beispielsweise, in dem dieser Mann es fertigbrachte, nicht wie ein Ausrufer zuvorderst zu stehn... Und wahre Bescheidenheit dürfte nicht so einfach sein. Giono der Faun, der ewig Verliebte, schlüpfte ganz sachte in seine neue, aus lauter Weisheit bestehende Haut.

Gewiss, er hatte schon in der Fülle seiner Panskraft erkannt, dass diese alten Hirten noch über etwas Besseres verfügten als über die Sinne... Wie glücklich muss er insgeheim gewesen sein, als er nun anfang, ihnen selber ähnlich zu werden! Unter ihrem feinen Netze bringen Runzeln den «Römerkopf» zur Geltung, mit dem das Alter gern kokettiert... Vor allem aber zeigten diese Eidechsenlider sich bei ihm zu Recht, verstand er doch zu reden «von Dingen, die hinter der Luft sind»...

Er war für ein Wunder bereit.

Und das Wunder hat sich ereignet.

Wenn Pasteur bemerkte, dass der Zufall nur den wohlgerüsteten Geistern hold sei, so meinte er damit das Wunder.

Das Wunder?

Wir sind gleich so weit. Doch die Einleitung war nötig. Unmöglich, sonst Glauben zu finden.

René Creux, ein aufgeschlossener Künstler, vernarrte sich eines Tages im Wallis bei seinem Freund Chavaz in ein kleines Bild von einem «naiven» Maler. Chavaz ist ein redlicher Mann. Was er da selber besitze, sagte er, sei noch gar nichts. Man müsste zum Pfarrer von Fully gehen... Und so ging man hin. Der «naive» Maler war gar kein «Naiver», sondern ein Könnler, über dessen hinreissendes Oeuvre sachkundig zu schreiben ein Kunstschritsteller befugter ist als ich. René Creux ist ergriffen, wie man sich von etwas Tiefem ergreifen lässt. Er überlegt sich die Sache gründlich und beschliesst, das Werk des Malers, der im Wallis unter dem Namen «*Le Déserteur*» bekannt ist, herauszugeben. Das Vorhaben ist löblich.

Doch müsste man einen nicht allzu blassen Schriftsteller zur Hand haben, der dieses Werk « vorzustellen » vermöchte. Kühn bittet Creux Giono um eine Unterredung; sie wird ihm gewährt; er nimmt seine Unterlagen unter den Arm und fährt schnurstracks nach Manosque.

Und das ist nun das Wunder.

Jean Giono war sich vom ersten Augenblick an im klaren, dass er nicht « über das Werk » sprechen würde (wenn dieser Teufelskerl auch zu allem fähig ist; schrieb er doch vor ein paar Jahren einen Band Betrachtungen über die Steine, und hat er doch eine Italienreise verfasst, die uns einen Einblick gibt in die unerschöpflichen Möglichkeiten dieses Mannes). Nein, er hatte nicht die Absicht, Werke zu bewerten, Noten auszuteilen, sich zu fragen, ob der heilige Mauritius zu Pferd oder zu Fuss « gekonnter » sei. Er wollte nicht von den Blumenornamenten sprechen, die an Bauernmöbel erinnern, und er wollte auch die Freimaurersymbole nicht deuten, obgleich er zu alledem durchaus und sehr wohl imstande gewesen wäre (man muss nämlich wissen, dass er sich in Bruderschaften und Geheimbünden genau auskennt; man spürt, wie diese Dinge ihn zeitlebens beschäftigt haben müssen).

Jean Giono, fortan ausgestattet mit dem, was ich gern und mit Betonung « seine Eidechsenlider » nennen möchte, und zudem ganz Herr und im Vollbesitz seiner selbst – das schönste Lob, das es für ein Wesen gibt –, Jean Giono, sage ich, wusste vom ersten Augenblicke an, warum es für ihn ging. Nur er konnte zeigen, dass in diesem Seelenabenteurer, welches « Der Deserteur » heisst, das Menschliche von unendlich viel grösserer Bedeutung ist als der Maler.

Giono begriff, dass er, Giono, einzig und allein über genügend Meisterschaft verfügte, um aus dem ewigen Schweigen nicht « eine Persönlichkeit », sondern einen « personhaften Menschen » oder, was noch furchtbarer ist, ein Schicksal heraufzubeschwören.

Nicht einmal ein Balzac hätte vermocht, was nun Giono gelungen ist. Er, Giono, allein konnte das nach innen führende Abenteuer wagen und es zu einem guten Ende führen. Man erschauert beim Gedanken, dass Creux sich an einen andern hätte wenden können.

Denn so gewichtig das Werk des Deserteurs auch sein mag – das Leben des Deserteurs, wie Giono es sich vorstellt, ist als Werk zeh-, ja zwanzigmal gewichtiger.

Und weshalb? Weil das Werk des Deserteurs für Giono zu dem sonst völlig undenkbar Anlass wurde, die zentrale Gestalt aus sich herauszustellen, die er seit jeher in sich trug.

Wenn Flaubert gesteht: « Madame Bovary, das bin ich ... », dann hat er recht und ist aufrichtig. Hier ist zu sagen: Das tibetanische Abenteuer des Deserteurs ist Giono selbst.

Möge er mir nicht verargen, dass ich ihn derart « entblöse ». Ich nehme das Wagnis auf mich; denn richtig verstanden und angenommen, liegt darin auch die schönste Huldigung.

Im « Deserteur » zieht uns Giono ins Vertrauen.

Das Werk ist auch sein Vermächtnis.

Es bedarf eines langen Lebens und mancher Arbeit, bis ein Mann sich in so überlegener Schlichtheit preisgibt. Sieht man ab von Jean Valjean, so bietet die Geschichte der menschlichen Einsamkeit nichts, was so erschütternd wäre wie das, was Jean Giono uns anvertraut.

Ich fürchte überschwenglich zu werden und will deshalb hier unvermittelt noch etwas anderes sagen. Für die Walliser ist es ein grosses Glück, dass es einen Jean Giono gibt. Er hat das Wallis geschildert, wie dies vor ihm kein Mensch je vermocht hat. Das allein wäre schon eine gewaltige Leistung.

Der Deserteur hat Giono den Anlass zur Selbstoffenbarung gegeben. Nichts ist rührender als so viel ernsthafte Einfühlung, nichts grossmütiger als diese Sympathie im ursprünglichen Wortsinn des « Mit-Leidens »! Jean Giono hat einem Deserteur – dem Deserteur, dem einzig wahren, der wahrer ist als in Natur – Gestalt gegeben, und dies Selbstbekenntnis ist königlich.

Wir lesen im Buch der Sprüche: « ... die Eidechse kann man mit der Hand greifen, und doch ist sie in Königspalästen zu finden. »

Jean Giono (ein Mensch in seiner Gebrechlichkeit) ... befindet sich ebenfalls im Palast der Könige.

Dafür sei ihm Dank gesagt.

C. F. Landry. Deutsch von F. Bäschlin

Die im Text genannten Bücher Gionos sind alle auch deutsch erschienen. Die deutschen Titel lauten folgendermassen:

Colline – Der Hügel (deutsch erschienen 1932)

Un de Baumugnes – Der Berg der Stummen (deutsch erschienen 1933)

Que ma Joie demeure – Bleibe, meine Freude (deutsch erschienen 1937)

Le Serpent d'Etoiles – Die Sternenschlange (deutsch erschienen 1937)

Solitude de la Pitié – Einsamkeit des Mitleids (deutsch erschienen 1934)

Le Hussard sur le Toit – Der Husar auf dem Dach (deutsch erschienen 1952)

FRÜHSTÜCKSGEDICHTE AUF DEN HOTELTISCH

1

Willkommen zum ersten Frühstück im Haus!

Das Blumengeschirr sagt: Willkommen!

*Wir schickten viel fleissige Geister aus,
die haben im Innern des Hotelbaus
sich Ihrer flugs angenommen.*

*Zwar ändern wohl Verse die Erde nicht,
und dennoch möchten sie sagen:*

*« Wir wünschen Ihnen mit diesem Gedicht
– und seien die Reime auch einfach und schlicht –
eine Reihe von glücklichen Tagen! »*

2

Guten Morgen! Froh erwacht?

Wie die Sonne tanzt und lacht!

Tanzt die Sonne? Lacht Ihr Herz?

*Manchmal treibt die Sprache Scherz –
und spricht doch im tiefsten Grunde
wahr wie just zu dieser Stunde.*

3

Über Nacht geschab's.

Was?

*Dass aus himmlischen Daunendecken,
ohne die lieben Gäste zu wecken,
Flocken fielen weiss und sacht –
über Nacht.*

Überschrift: « Ein Fest für Kinder! »

(Und für Grössere nicht minder ...)

*Über Nacht – jubel! jubel! –
kam viel Schnee.*

4

Leise, leis – 's ist Weibnacht heute.

Weibnacht nur für kleine Leute?

Weibnacht, Weibnacht sei uns allen!

Freude, Friede, Wohlgefallen

für die weite Erdenrunde

ist die Hoffnung dieser Stunde.

Frohes Fest wünscht Berg und Tal,

Hotelleitung, Personal –

*und dass beller Kerzenschimmer
weiter leuchte, immer, immer!*

ALBERT EHRSIMANN